

## Causeries économiques.

(Suite.)

## L'ASSOCIATION OU LA COOPÉRATION.

ROBERT.—Vous ne croyez donc pas à la coopération.

L'INSTITUTEUR.—Je ne crois qu'en matière de religion : pour tout le reste, mon ami, je désire savoir, j'observe les faits, je recueille des expériences.

Par exemple, quand je veux savoir s'il est vrai qu'on se brûle en touchant le feu, j'en approche le doigt ; si je veux savoir s'il vaut mieux planter des pommes de terre entières ou des morceaux, je plante des uns et des autres et je compare les produits.

De même pour la coopération. C'est d'après les résultats que je jugerai.

PIERRE.—Qu'est ce que la coopération ?

L'INSTITUTEUR.—La coopération est un mot anglais qui veut dire association. Il est des personnes qui recommandent la coopération. Elles pensent que des ouvriers, en s'associant entre eux, au lieu d'aller chez un patron, gagneraient davantage et seraient tous heureux.

LE PÈRE DUPONT.—Si la pluie et le beau temps ne viennent pas à point, la coopération fera-t-elle croître et mûrir les fruits ? Et si la guerre venait, la coopération empêcherait-elle la maison de brûler ?

ROBERT.—Oh, je sais que vous êtes contre la coopération.

LE PÈRE DUPONT.—Et toi-même es-tu pour ? Tu ne fais qu'en parler, mais tu n'entres pas dans une société coopérative. Il y a beaucoup de gens qui recommandent ainsi aux autres ce qu'ils ne veulent pas faire eux-mêmes.

ROBERT.—C'est que je n'ai pas besoin de m'en mettre.

L'INSTITUTEUR.—Je suis de ceux qui suivent volontiers les préceptes de l'Évangile : Examinez tout et choisissez ce qu'il y a de mieux. Aussi ne voulais-je pas parler de la coopération avant qu'on ait fait bien des essais. Il en est peu qui aient réussi, et beaucoup ont échoué. Peut-être est-ce néanmoins trop tôt pour en juger ; mais si vous le voulez, je vous dirai quelles ont été mes réflexions à ce sujet ?

TOUS.—Oui, oui, dites.

L'INSTITUTEUR.—D'abord, ai-je pensé, on ne s'associe que pour les choses qu'on ne peut pas faire seul. Si je peux faire seul un travail qui me rapportera 5 fr., je ne m'associerai pas avec un autre pour partager avec lui.

On ne s'associe donc que lorsque l'on ne peut pas faire autrement : soit parce qu'on n'est pas assez riche, soit parce qu'on n'est pas assez fort ou assez habile pour faire l'affaire ou le travail à soi tout seul.

On n'aime pas à avoir des intérêts en commun, les associés étant comme les maîtres les uns des autres.

Puis, quand on s'associe, souvent chacun veut diriger, on ne s'entend pas toujours ; or il faut que quelqu'un dirige, et celui qui dirige doit à la fois fabriquer et savoir vendre.

Enfin dans ces associations, on veut établir l'égalité des salaires, ce qui est une injustice. Il faut que chacun soit payé en raison de son travail.

PIERRE.—C'est comme si l'on donnait le même prix pour une grosse vache et pour une petite.

LE VOISIN BONNARD.—Quand les affaires vont mal pour tout le monde, elles vont mal aussi pour une société coopérative.

LE PÈRE DUPONT.—Mais si le patron peut souvent attendre des temps meilleurs et occuper ses ouvriers, les sociétés coopératives seront bientôt gênées.

LE VOISIN BONNARD.—Et on ne leur payera pas les les marchandises plus cher.

L'INSTITUTEUR.—Vous voyez, mon cher Robert, nos voisins ne pensent pas que les associations coopératives puissent à coup sûr faire le bonheur du genre humain.

Il n'existe pas, et il n'existera jamais d'institution qui rendra le monde heureux. Il faut, dans ce monde, que chacun devienne l'artisan de son bonheur, et il y a pour cela une recette infailible : prenez une bonne dose de travail, mêlez-y la quantité nécessaire d'économie, et usez-en tous les jours. Voilà le moyen le plus certain d'arriver à une bonne position.

## LES MACHINES.

ROBERT.—Je reconnais volontiers que le travail et l'économie sont, pour l'individu, des moyens d'avancement ; ils peuvent procurer l'aisance, quelquefois même la richesse. Mais le travail et l'économie ne sont utiles qu'à l'individu et à sa famille, la société (l'ensemble des individus ou des familles) n'en profite pas. Admettez-vous qu'il y ait des moyens d'être utile à toute la société humaine à la fois ?

L'INSTITUTEUR.—Si tous les individus étaient laborieux et économes, et que tous devinssent sages et riches, je voudrais bien savoir où il y aurait encore des paresseux, des prodigues, des pauvres ! Si chacun fait le bien, personne ne fait le mal ; que chacun s'occupe de son propre avancement, et tout le monde fera des progrès. Tout le monde, c'est la société.

Mais si j'insiste plus particulièrement sur les qualités que l'individu doit acquérir, je ne conteste pas que certains événements, certains faits, certaines circonstances, ne puissent, d'un coup, faire du bien ou du mal à la société tout entière.

Par exemple, la guerre est un mal dont la société tout entière souffre à la fois, l'invention de la machine à vapeur, au contraire, est un bienfait, dont la société ne sera jamais assez reconnaissante. Toute machine est une cause de progrès social.

PHILIPPE.—Comment cela ?

L'INSTITUTEUR.—Je vais l'expliquer par un exemple. Autrefois, il y a bien longtemps de cela, on cassait le grain dans un mortier et on le tamisait pour avoir la farine.

PIERRE.—Cela devait être bien long et bien pénible.

L'INSTITUTEUR.—Sans doute, dans chaque ménage, il fallait qu'une personne écrasât le blé pendant quelques heures par jour. Or, que fait-on maintenant ?

JEAN.—On porte le grain au moulin.

L'INSTITUTEUR.—Et souvent un seul meunier suffit pour moudre tout le grain du village.

PHILIPPE.—J'ai vu travailler le meunier. Il remplit de grains une sorte d'entonnoir (la trémie). Le grain tombe peu à peu sur les meules, la meule supérieure l'entraîne, l'écrase et le verse dans le blutoir.

JEAN.—Qu'est-ce que le blutoir.

PHILIPPE.—C'est un tamis sous forme de sac ou de boyau renfermé dans un coffre (la case). La machine bat constamment le blutoir, la farine en sort et s'amasse dans le coffre, tandis que le son ou les issues vont tomber dans une autre caisse. Le moulin est mù par l'eau, dont le poids sur les volants de sa roue suffit à le faire tourner, et quand tout le grain est moulu, c'est-à-dire que la trémie est vide, elle fait tinter une sonnette qui avertit le meunier de la remplir de nouveau.

JEAN.—C'est admirable !

L'INSTITUTEUR.—Oui, c'est admirable ! La machine fait la plus grande partie de la besogne, et certes, la partie la plus pénible ; de plus, elle fait vite et elle fait bien.

JEAN.—Cela fait trois mérites à la fois.

LE PÈRE DUPONT.—Il y a des machines qui font autant de travail que cent ouvriers ; il paraît même que certaines machines font la besogne de cinq cents à mille hommes.

ROBERT.—Autrefois nous avons cru que les machines nous enlèveraient le travail, à nous autres ouvriers, mais maintenant l'expérience a démontré que les machines, loin de nous nuire, nous sont très avantageuses.